

admis que, sans qu'il y eût rien de positifement arrêté, l'idée de se débarrasser d'un seul coup de tous les chefs du parti n'était pas tout à fait nouvelle pour Charles. Davila dit positivement que ce fut le roi qui autorisa le duc de Guise à tuer Coligny. Mais il est contredit par les récits de Tavannes, de la reine Marguerite et du duc d'Anjou.

S'il y a incertitude sur ce point, nous savons du moins ce qui se passa dans ce conseil fameux du 23 août. Catherine exposa cyniquement le plan de la faction; elle affirma que les huguenots s'armaient de toutes parts, que la guerre civile allait infailliblement recommencer, et qu'il valait mieux la terminer dans Paris, pendant qu'on avait les chefs sous la main. Les catholiques, d'ailleurs, étaient résolus d'en finir, et si le roi ne se mettait à leur tête, ils nommeraient un *capitaine général* (ce qui se fit dans la Ligue); on ne pouvait punir Guise pour le meurtre de l'amiral, car elle-même et le duc d'Anjou avaient été de la partie; il fallait achever l'œuvre, car Coligny était un ennemi de l'autorité royale, etc. Charles IX, dit-on, lutta longtemps contre sa mère et ses odieux conseillers, et finit par se déterminer tout à coup, sur cette insinuation, que peut-être il avait peur des huguenots... Alors il éclata avec frénésie: « Par la mort Dieu! vociféra cet insensé, puisque vous trouvez bon qu'on tue l'amiral, je le veux, mais aussi tous les huguenots de France, afin qu'il n'en demeure pas un qui me le puisse reprocher après. Par la mort Dieu! donnez-y ordre promptement. »

Les conjurés passèrent le reste du jour et une partie de la nuit à préparer l'exécution de leur forfait. Guise, Aumale, Montpensier, le bâtard d'Angoulême, furent mandés dans l'affreux conciliabule. On se distribua les meurtres; chose facile, car on avait la liste des huguenots et de leurs logis.

Le prévôt des marchands, Le Charron, reçut du roi différents ordres dont il ne comprit que trop la portée; il se récria, mais on le menaça d'être pendu s'il n'obéissait (BRANTÔME, *Vie de Tavannes*). Toutefois, il n'envoya ses ordres que le lendemain, alors qu'ils étaient devenus inutiles. L'autorité régulière de l'Hôtel de Ville paraît donc n'avoir eu qu'une faible part au massacre (*Archives curieuses*, t. VII, p. 213).

Mais les conjurés s'étaient prudemment mis en mesure de se passer d'elle. Un de leurs séides, Marcel, ex-prévôt des marchands, avait été chargé de réunir à l'Hôtel de Ville les chefs de confrérie, les capitaines de quartier, tous les meneurs dont on était sûr, pour leur communiquer le mot d'ordre. Le signal indiqué était l'horloge du Palais de Justice, qui devait être sonnée au point du jour; les *bons catholiques* se reconnaîtraient à un mouchoir blanc au bras et une croix blanche au chapeau.

Au coucher de la reine mère, il se passa une scène caractéristique. On sait que Henri de Navarre et Condé étaient au Louvre, avec leurs gentilshommes, leur maison. Tous ces protestants étaient destinés à être sacrifiés, sauf les deux princes, dont la mort fut mise en délibération, mais que l'on convint d'épargner pour ne point laisser le parti des Guises sans contre-poids. Le Louvre, la maison du roi allait donc, dans quelques heures, être souillée du sang des hôtes du roi. Eh bien, le soir, à l'heure accoutumée, Catherine congédia froidement sa fille Marguerite, la nouvelle reine de Navarre, qui n'était point dans le secret; et comme son autre fille, la duchesse de Lorraine, priait pour sa sœur, disant qu'il n'y avait point de pitié d'envoyer cette malheureuse dans les appartements de son mari, où le sang allait couler, la reine mère commanda plus rudement: « Quoi qu'il advienne, dit-elle, il faut qu'elle y aille, de peur de leur faire soupçonner quelque chose. » Ce trait seul peut faire juger de la valeur des fantaisies paradoxales de certains historiens, comme MM. Alberi et Charrière, qui ont célébré avec emphase le *cœur de mère* de Catherine de Médicis.

Et le péril n'était point imaginaire: on connaît, par les *Mémoires* de la reine Marguerite, les scènes affreuses qui ensanglantèrent sa chambre à coucher, et jusqu'à son lit.

Cependant, les préparatifs s'achevaient dans le silence de la nuit; vers minuit, les 1,200 arquebusiers du régiment des gardes commencèrent à occuper les positions convenues; les assassins volontaires s'armèrent dans les quartiers; Guise réunis les capitaines français et suisses et leur communiqua sa furie sauvage: « La bête est prise au piège, dit-il; il faut se serrer de son sang: c'est le roi qui le veut! »

Au moment de donner le signal de la tuerie, cette misérable Catherine eut, dit-on, un moment d'anxieuse hésitation, non par pitié, mais par effroi; mais ce moment fut court, et bientôt elle envoya l'ordre de sonner la cloche la plus voisine du Louvre, celle de Saint-Germain l'Auxerrois, à laquelle répondit un peu plus tard le glas de la tour de l'Horloge. Elle vint ensuite, avec son fils Anjou, se placer dans une petite chambre qui donnait du côté de l'église, pour mieux voir le commencement de la *grande entreprise*. Un coup de pistolet éclata et fit tressaillir ces deux lâches assassins. Dans le récit qui lui est attribué, Anjou prétend même que lui et sa mère furent tellement *espris de terreur*, qu'ils donnèrent un contre-ordre. Que cette assertion soit vraie

ou fausse, il était trop tard: bientôt le tumulte, les hurlements, les cloches, les arquebusades annoncèrent que les *matines de Paris* étaient commencées.

L'aube se levait; mais les sombres rues du vieux Paris étaient encore plongées dans l'obscurité, et le massacre commença à la lueur sanglante des torches. Ce jour, qui se levait lentement pour éclairer ces scènes d'horreur, eût dû être doublement sacré pour des chrétiens: c'était un dimanche, et c'était la fête de l'un des fondateurs du christianisme, l'apôtre martyr saint Barthélémy.

Coligny, veillé par Ambroise Paré et par le pasteur Merlin, gardé par une poignée de gentilshommes protestants répandus dans les maisons voisines, par deux postes de gardes du roi, reposait avec une entière confiance, se croyant sauvegardé surtout par la parole royale, par les traités, par la foi publique, par tout ce qu'il y a de respecté parmi les hommes.

C'est par lui que le massacre commença.

Le duc de Guise n'avait point voulu laisser à d'autres la mission d'achever cette illustre victime, qui lui appartenait, dont il était l'assassin en titre. Il prit avec lui d'Aumale, le bâtard d'Angoulême, une grosse troupe de soldats, et envahit la rue Béthisy; les gardes du roi et Cosseins, leur capitaine, se joignirent à lui et se transformèrent, sans hésitation, de protecteurs officiels, en lâches meurtriers. Les portes sont enfoncées, les serviteurs tués ou mis en fuite; Sarlabous, gouverneur du Havre, Atin, attaché au duc d'Aumale, l'allemand Behme (ou Besme), sicaire de Guise, et quelques autres se présentent en hurlant devant l'amiral; l'auguste vieillard les reçoit avec un calme si extraordinaire, que les meurtriers français s'arrêtent; Behme s'avance, et, après quelques paroles, plonge un épée énorme dans le ventre de Coligny; puis tous l'achèvent avec d'horribles juréments. Guise s'impatientsait dans la cour: « Behme, as-tu fini? — C'est fait. — Jette-le donc, qu'on le reconnaisse. » Et le cadavre bondit sur le pavé; la tête était inondée de sang, méconnaissable; cependant Angoulême *torcha la face* et dit: « Ma foi, c'est bien lui. » Et ces illustres seigneurs descendirent dans la basse-cour et la violence jusqu'à donner des coups de pied au visage du grand martyr. Un italien nommé Petrucci, valet de Gonzague, duc de Nevers, coupa la tête et la porta à la famille royale. Ce morceau de roi fut embaumé avec soin et envoyé au pape. Le hideux trophée partit pour Rome, mais il n'existe aucun témoignage historique qui permette d'affirmer qu'il arriva à sa destination.

D'autres vengeurs de la religion, écumés par les meneurs dans les ruisseaux de Paris, dépecèrent le cadavre, le traînèrent à travers les rues, et allèrent le suspendre par les pieds au gibet de Montfaucon.

Au Louvre, le massacre commença vers cinq heures. Les malheureux désignés comme victimes, dont la plupart partageaient la veille les jeux du roi, furent surpris un à un, désarmés, abattus comme des moutons, soit dans les appartements, soit dans la cour, sous les yeux du roi, qui, d'une fenêtre, assistait à la tuerie. Là tombèrent les plus vaillants et les plus loyaux capitaines, la fleur de la France et de la réforme, les Pardaillan, les Clermont de Piles, les Saint-Martin, les Beoures et tant d'autres. « Ces malheureux, de la cour, adressaient à cette fenêtre les appels les plus pathétiques, et ne trouvaient dans le roi, dans leur hôte, dans ce magistrat de la justice commune, que l'œil sauvage, égaré, furieux, d'un misérable fou. » (MICHELET.)

Quant à Navarre et Condé, ils avaient été mandés auprès du roi, qui leur dit avec une violence frénétique: « Je ne veux qu'une religion dans mon royaume; la messe ou la mort, choisissez! » Navarre, le lesté sauteur, qui, plus tard, devait faire avec sa grâce gasconne le *saut périlleux*, se tira de péril avec quelques concessions de paroles. Condé, personnage aussi frivole, se montra cependant plus ferme et plus digne. Mais on avait décidé de les épargner tous deux. Le roi cependant menaça le dernier de lui faire trancher la tête s'il n'abjurait sous trois jours. Ils s'y résignèrent, comme on le sait, un peu plus tard.

Le carnage s'étendait par toute la ville; des bandes de furieux, sous la conduite des Guises, des Aumale, des Montpensier, des Tavannes, des Nevers, des gardes du roi, etc., après avoir égorgé les gentilshommes protestants agglomérés dans le quartier de l'amiral, passèrent ensuite aux magistrats, aux bourgeois, aux artisans accusés d'hérésie. Comme on l'a vu dans toutes les proscriptions, des voisins dénonçaient leurs concurrents; des parents, ceux dont ils attendaient l'héritage. Le sauvage Tavannes hurlait partout: « Saignez! saignez! la saignée est bonne en août comme en mai! » (BRANTÔME, *Tavannes*.)

On avait lancé dès le principe, pour justifier la furie des tueurs et diminuer l'horreur du forfait, la calomnie banale invariablement employée dans tous les temps contre les proscriptions: les huguenots conspirent! il faut les écraser pour sauver la religion et le roi... Or, outre qu'on ne trouva aucune pièce, aucun indice qui pût donner la moindre apparence de réalité à ce roman, la plupart de ces pré-

tendus conspirateurs furent surpris dans leur lit; et, quoiqu'ils se sentissent enveloppés de trahisons, ils comptaient tellement sur la foi royale, qu'ils n'avaient même rien concerté pour leur défense, précaution que n'eussent certainement pas oubliée des conspirateurs. La Rochefoucauld, ami intime du roi et qui avait folâtré avec lui la veille jusqu'à minuit, vit tout à coup entrer chez lui six hommes masqués; il croit à une de ces mascarades familières à Charles IX, qui, dans ses gaietés étranges, allait souvent surprendre et fouetter les hommes et même les femmes de la cour. Le malheureux riait encore qu'il avait déjà le couteau dans la gorge. Ces masques sinistres étaient des gens du duc d'Anjou. Ce furent également des gardes d'Anjou qui arquebuserent sur un toit, où il s'était réfugié, Telyny, gendre de l'amiral, ainsi que le seigneur de La Force et l'un de ses fils. Le plus jeune, un enfant de douze ans, fut sauvé par son admirable présence d'esprit. On connaît ce touchant épisode:

De Caumont, jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira, de bouche en bouche, à la race future!

Renversé avec son père et son frère, il contrefit le mort sous ces cadavres, qui l'avaient couvert de sang. Le soir, il se découvrit à un homme du peuple, un pauvre marqueur de jeu de paume, qui le conduisit secrètement à l'arsenal, chez Biron, parent des La Force.

Un assez grand nombre de protestants logeaient hors des murs, au faubourg Saint-Germain. Des bandes d'assassins leur avaient été expédiées, mais elles se dispersèrent en route pour égorger et piller dans les quartiers. Éveillés par l'effroyable tumulte de Paris, les protestants crurent à un mouvement suscité par les Guises. Ils descendirent vers la rivière, en face du Louvre, pour aller se ranger autour du roi; mais ils s'enfuirent en voyant des suisses, des gardes du roi et des courtisans tirer sur eux de l'autre rive et monter sur des bateaux pour les poursuivre. C'est alors, assure-t-on, que Charles IX, irrité de voir cette proie échapper à la boucherie, saisit une arquebuse avec la fureur d'un maniaque sanguinaire et tira, à plusieurs reprises, sur les fugitifs. De nos jours, nous ne l'ignorons point, on a révoqué ce fait en doute. Mais, outre qu'il est attesté par plusieurs récits du temps, il n'a rien d'in vraisemblable de la part d'un homme dont on connaît les sauvages instincts de chasseur, qui éventrait de sa main les animaux forcés, se couvrait de leur sang, leur arrachait les entrailles avec frénésie, et coupait la tête aux ânes et aux mulets qu'il rencontrait sur sa route. (PAPYRE-MASSON, *Vie de Charles IX*.) On sait aussi qu'après avoir reculé d'abord devant l'exécution d'un tel forfait, il se montra l'un des plus furieux quand le sang eut commencé de couler, et que sa violence habituelle, qui touchait si souvent à la démence, se tourna en une véritable folie de meurtre et de carnage. Ceci, d'ailleurs, n'est qu'une circonstance accessoire; et, en supposant qu'elle n'eût aucune réalité, l'horreur si justement attachée au nom de Charles IX n'en serait que bien faiblement diminuée. Mais, nous le répétons, elle est fort probablement vraie, car elle est attestée, non seulement par les écrivains protestants, par les *Mémoires de l'Etat de France* (folio 212, au verso), par le *Réveille-matin des Français* (dans les *Archives curieuses*, t. VII, p. 187), etc., mais encore par Brantôme, qu'on ne peut accuser de malveillance, car il considère Charles IX comme le type du *roy parfait*. Or, voici ce qu'il dit à ce sujet: « Et y fut plus ardent que tous; si que, lorsque le jeu se jouoit, et qu'il fut jour, et qu'il mit la teste à la fenestre de sa chambre, et qu'il voyoit aucuns, dans les faubourgs de Saint-Germain, qui se remuoient et se sauoient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avoit, il en tira tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tiroit si loin. Incessamment crioit: *tuez, tuez!* Il n'en voulut sauver aucun, sinon Ambroise Paré, son premier chirurgien, et sa nourrice. » (BRANTÔME, *Vie de Charles IX*.)

Suivant la tradition, il aurait tiré du balcon du rez-de-chaussée qui est à l'extrémité de l'aile du Louvre construite sous son règne par Jean Bullant. En floréal de l'an II, on avait placé là un poteau infamant avec cette inscription: *C'est de cette fenestre que l'infâme Charles IX, d'exécrable mémoire, a tiré sur le peuple, avec une carabine.*

On a essayé d'établir que cette partie des constructions n'était pas complètement achevée en 1572. Dans cette hypothèse, cela ne prouverait pas que Charles IX n'a pas tiré, mais simplement qu'il n'a pas tiré de ce balcon. D'ailleurs, cette discussion est oiseuse; Brantôme et les autres relations ne parlent pas du balcon traditionnel, mais disent seulement que le roi tira de la *fenêtre de sa chambre*. Or, cette fenêtre donnait également sur la Seine, et faisait partie des bâtiments de Pierre Lescot, masqués aujourd'hui par ceux de Perrault.

Au moment de la fuite des protestants du faubourg Saint-Germain, Guise, Aumale, Angoulême coururent, avec des cavaliers, à la porte Bucy; mais, s'étant trompés de clefs, ils perdirent un temps précieux, pendant lequel les fugitifs, sous la conduite du vidame de Chartres, de Jean de Rohan, de Montgomery et d'autres chefs, gagnèrent Vaugirard

et filèrent rapidement, avec l'intention de se réfugier en Normandie. Les égorgeurs les poursuivirent jusqu'à Montfort-l'Amaury, mais sans pouvoir les atteindre.

Jusqu'à présent, nous avons vu que le massacre était l'œuvre de la cour, des princes, des seigneurs, des confrères religieux, des gardes du roi et des princes, des clients et sicaires des Guises, et d'un certain nombre de fanatiques et de bandits. Sans doute, on remarque aussi la présence de bourgeois de la milice, comme l'orfèvre Crucé, le boucher Pezou, le libraire Kœrver et d'autres qui guidaient des bandes composées d'hommes triés, d'assassins choisis; sans doute, des misérables sortis de la cour des Miracles, des prisons et des bouges, des artisans même et des gens de commerce, égarés par des prédications incendiaires, se mêlèrent spontanément à l'élite des égorgeurs; mais le mouvement n'en fut pas moins préparé, commandé, dirigé par les chefs de cette société: c'est une tuerie officielle, il est impossible d'élever à cet égard le moindre doute; et le système des Buchez, des Capefigue et autres, qui consiste à représenter cette horrible exécution comme un acte de foi et d'entraînement populaire, comme l'œuvre spontanée de la population de Paris, ce système est aussi faux qu'il est odieux.

Après le départ de Guise, vers midi, à travers la ville inondée de sang, le prévôt des marchands et les échevins se dirigèrent vers le Louvre et vinrent supplier le roi de faire cesser les *pilleries, saccagements et meurtres* que commettaient ses gens, ceux des princes et princesses, seigneurs, gentilshommes, gardes, archers, suisses, etc., et toutes sortes de gens *sous leur ombre*. Voilà qui précise bien, comme on le voit, la physionomie de ce prétendu mouvement populaire et la part qu'y prirent les magistrats municipaux, les représentants de la ville. Il fallait un grand courage pour oser faire une telle démarche en un pareil moment. Charles IX, par une réaction naturelle, était tombé de la frénésie dans une sorte d'atonie hébétée; il accueillit les municipaux et les autorisa à faire désarmer, à rétablir la tranquillité. Ordre dérisoire! On continua d'égorger dans les rues, dans les maisons, dans les prisons et partout.

Le lundi, il y eut un moment d'affaissement et de lassitude; mais un cordonnier imagina un miracle: il cria partout qu'une aubépine venait de fleurir au cimetière des Innocents. Alors, toutes les cloches des paroisses, des couvents, des chapelles se mirent à sonner à la fois, comme pour célébrer la justice de Dieu, manifestée par un prodige éclatant. Cette incessante et formidable sonnerie ralluma la fureur atténuée des assassins. Le massacre recommença avec un redoublement de barbarie. On éventrait les femmes enceintes pour arracher de leurs flancs les petits huguenots, qu'on jetait à la voracité des pourceaux et des chiens. Dans certaines maisons où tout avait péri, on emportait les petits enfants dans des hottes et on les jetait du haut des ponts à la rivière, comme des portées d'animaux. De petits misérables de dix ans étraignaient des enfants au berceau, ou les entraînaient par les rues, la corde au cou. De tous côtés, le pillage, le vol, la dévastation des maisons; les ruisseaux étaient gonflés de sang et le vomissement de flots dans le fleuve, qui roulait incessamment des cadavres. Du Louvre, les grands seigneurs et les nobles dames pouvaient contempler, dans un doux loisir, le sanglant défilé des victimes. « Le roi, dit Brantôme, prit fort grand plaisir à voir passer sous ses fenêtres plus de quatre mille corps de gens tués ou noyés, qui flottaient aval de la rivière. » Ces horreurs faisaient d'ailleurs les délices de cette cour de prostituées, de femellettes et d'assassins. Les filles d'honneur, les dames et la reine mère avaient déjà, la veille, passé d'agréables heures à faire la revue obscène des gentilshommes tués dans la cour et dépouillés de leurs vêtements, et à juger par elles-mêmes le procès pour cause d'impuissance intenté à l'intéressé baron de Pont par son impudique épouse, l'héritière des Soubise.

Le massacre continua le lendemain mardi avec une nouvelle furie, et, pendant plusieurs jours encore, il y eut des meurtres isolés, mais nombreux. Parmi les victimes les plus notables des derniers jours, il faut rappeler l'historien Pierre de La Place et l'illustre Ramus, immolé à l'instigation d'un ignare et envieux rival, le professeur Charpentier, créature des jésuites. Suivant une tradition, le statuaire Jean Goujon aurait été tué le 24, d'une arquebusade, sur son échafaudage même, pendant qu'il travaillait aux bas-reliefs de la cour du Louvre. Il semble peu probable qu'en un tel carnage, où perséaient ses coreligionnaires, le grand artiste ait eu le sang-froid de monter là pour ciseler des figures, à moins que ce ne fût pour s'y réfugier comme en un lieu d'asile. Son nom ne se trouve point sur les listes des morts, qui sont d'ailleurs très-incomplètes. Un autre réformé illustre, Bernard Palissy, qui travaillait pour Catherine, hors des murs, aux Tuileries, fut sauvé, soit par la protection de la reine mère, soit par un oubli des tueurs.

Le pillage accompagnait nécessairement la tuerie. Pour beaucoup même, le massacre était une industrie; on vendait la vie à des proscrits, puis on les tuait après les avoir dépouillés; on vendait les cadavres à des parents